



**HAL**  
open science

## L'affect et le jugement dans Beowulf

André Crépin

► **To cite this version:**

André Crépin. L'affect et le jugement dans Beowulf. Colette Stévanovitch; Henry Daniels. L'affect et le jugement. Mélanges offerts à Michel Morel à l'occasion de son départ en retraite, 1 (6), Association des médiévistes anglicistes de l'enseignement supérieur, pp.163-167, 2005, GRENDEL, 2-901198-39-2. hal-04696045

**HAL Id: hal-04696045**

**<https://hal.science/hal-04696045v1>**

Submitted on 12 Sep 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## L'affect et le jugement dans *Beowulf*

Affect et jugement : le binôme évoque une double source de conduite ou même une psychomachie, où le jugement droit apaise les sollicitations des divers affects. Le jugement, c'est la raison, l'équilibre ; les affects sont les pulsions, certes vitales mais risquant, non contrôlées, d'imposer l'anarchie ou / et la tyrannie.

Le poème de *Beowulf* en fournit l'illustration. Le poème appartient au genre héroïque, ainsi que l'affirment ses trois premiers vers. Le poète, interprète d'une tradition collective, entreprend de célébrer la vaillance de princes guerriers d'autrefois. Le poème, cependant, a une autre finalité plus profonde, celle de proposer l'image d'un prince idéal, impatient de prouver sa valeur mais plein d'usage et de sagesse, loyal à son souverain et oncle, Hygelac. Devenu roi lui-même, il termine son long règne en se sacrifiant pour le salut de son peuple. La carrière extraordinaire de Beowulf, biographie fictive greffée sur quelques données historiques (mort d'Hygelac, en 523), est un miroir de prince : un prince peut y trouver le portrait du prince idéal.

Le portrait est souvent tracé par antithèse. Le vieux roi danois que Beowulf, jeune prince gète / goth, est venu délivrer des ravages de monstres cannibales, fait l'éloge de son libérateur en contrastant sa conduite avec celle du tyran Heremod. « Tu sais contrôler toute ta vigueur, ta force obéissant à ta sagesse... Ton destin sera d'apporter le salut, d'être constante source de grâces aux gens de ton clan, soutien de tes guerriers. Tel ne fut pas Heremod » (1705b-1709).<sup>1</sup> Heremod,

---

<sup>1</sup> *Beowulf*. Edition diplomatique et texte critique, traduction française, commentaire et vocabulaire, par André Crépin, Göppingen : Kümmerle, 1991.

poussé par la soif du pouvoir et de l'avoir, massacra ses proches, garda pour lui seul le butin, vécut sans gloire et sans joie (1711-22a, cf. 900b-913a). Heremod ne suivit que ses affects. Le roi danois le dit nettement dans un commentaire psychologique, morale et spirituel : « la concupiscence s'exacerbe quand sommeille le gardien de l'âme » (1741b-42a). L'abbé Ælfric dit la même chose en commentant la parabole de l'Évangile sur la porte étroite : le pécheur se laisse aller et ne cherche qu'à satisfaire ses appétits de luxure, d'ivrognerie, de convoitise, de domination.<sup>2</sup>

Ce serait ici l'endroit de rappeler l'existence de verbes « affectifs » en vieil-anglais, sans sujet exprimé. Le diable tentant le Christ lui dit *hwī hīngrað ðe* ; « pourquoi la faim t'éprouve-t-elle ? »<sup>3</sup> De tels verbes ne se rencontrent pas, me semble-t-il, dans *Beowulf*.

L'ambition égoïste et dévorante de Heremod met en relief le dévouement loyal de Beowulf. Celui-ci fait rejaillir sur son souverain Hygelac l'éclat de ses victoires, il refuse d'être adopté par le roi danois et se hâte de retourner chez son propre souverain, à qui il remet les récompenses chèrement acquises. Quand Hygelac est vaincu et tué, Beowulf tue le vainqueur et sauve le butin. Il laisse monter sur le trône le fils de Hygelac, se contentant du rôle de conseiller. Il ne devient roi qu'à la mort de ce fils. Que cette humilité diffère des mœurs des temps mérovingiens !

Les adversaires de Beowulf peuvent être interprétés comme des tentations ou des inversions du prince vertueux. L'ogre Grendel incarne l'affect le plus brut – celui de la pulsion dévoratrice, destructrice. Certes il s'y mêle de l'envie, la frustration de ne pouvoir partager la joie fraternelle de la grand-salle royale, mais son désir insatisfait le pousse à se saisir des guerriers endormis, à les dévorer sur place (description atroce, 739-45a) ou à les emporter tout sanglants dans son repaire pour les savourer à loisir (118-25). Sa pulsion correspond parfaitement à la définition de Ricœur :

<sup>2</sup> Ælfric, *Catholic Homilies I* (éd. Peter Clemoes, EETS 1997), 10, 178-81.

<sup>3</sup> Ælfric, *Catholic Homilies I*, 11, 46. Cf. Bruce Mitchell, *Old English Syntax*, Oxford University Press, 1985, § 1037.

*Affect et jugement dans Beowulf*

L'appétit se donne comme une indigence, un manque éprouvé de...et une impulsion orientée vers... Manque et impulsion sont vécus dans l'unité indivise d'un « affect » (nous dirions affection, si le mot n'appartenait par ailleurs au langage des sentiments intersubjectifs ; nous ne disons pas état affectif, le mot état impliquant repos et arrêt ; seule la satiété serait en ce sens un état). Précisons : manque et impulsion sont vécus dans l'unité d'un affect actif, par opposé au plaisir et à la douleur qui sont au contraire des affects sensibles. Le besoin est un affect en ce qu'il est tout entier une indigence qui par son élan tend vers ce qui le comblera.<sup>4</sup>

Les aventures de Beowulf se concentrent en trois duels avec des êtres malfaisants. Le premier, avec Grendel, se fait à main nue. Beowulf refuse d'employer des armes alors que son adversaire en ignore l'usage (renoncement justifié puisque l'épée ne saurait entamer le cuir de l'ogre). Grendel est un descendant de Caïn, c'est un homme gigantesque mais réduit à l'animalité et proche du démoniaque. Le corps à corps à cru de la brute et du héros représente la lutte du héros avec un virtuel autre soi-même, dépouillé des apports de la civilisation. Beowulf affronte la force brutale. Grendel est capable d'emporter trente cadavres (123a), Beowulf a la force de trente hommes (379a-80) et il peut emporter trente armures (2361-62).<sup>5</sup> Beowulf, comme Grendel, a le bras puissant, comme il le prouve en étreignant à mort le vainqueur de Hygelac (2506b-8a). Il arrache à Grendel le bras. Il cloue ce bras griffu au fronton de la grand-salle, emblème à la fois de l'énergie mauvaise de l'ogre et de sa victoire, à lui Beowulf, sur cette pulsion dévastatrice.

Beowulf ne manque pas de jugement en refusant d'employer des armes contre Grendel. Il fait également preuve de jugement en décidant, au contraire, de s'équiper contre la mère du monstre tapie au fond d'une lagune infestée de monstres. D'où un bel échantillon de scène conventionnelle en poésie à technique orale – l'équipement du

<sup>4</sup> Paul Ricoeur, *Philosophie de la volonté* (1949), p. 86. Première citation de l'entrée « affect » du *Trésor de la Langue Française*, I (1971), p. 835.

<sup>5</sup> Sur les chiffres « épiques » dans *Beowulf* et dans la *Chanson de Roland*, cf. Michel Morel, *Praxis de la lecture*, Thèse d'État, Paris 3 (1989), [hélas restée] en microfiches, pp. 201-210.

guerrier (1441b-72). Le duel avec Grendel se déroule au degré zéro, celui avec l'ogresse recourt aux raffinements de la « civilisation » : grand-salle et panoplie d'armes. L'ogresse parvient à terrasser le héros, et s'apprête à lui planter son épée courte : la scène semble inverser un accouplement. Les mentions sexuelles sont rares ou effacées dans le poème (le vers 62 faisait peut-être allusion à une fille incestueuse). Le sexe, la chasse, et dans une moindre mesure la guerre, sont évacués du poème, écrit, mis au net par un homme d'Eglise ou formé par elle.

Ce qui trouble notre jugement, à nous, est la motivation de l'ogresse, vengeance maternelle. Deux points sont à élucider : les rapports entre l'ogresse et Grendel, et le devoir de vengeance.

Les rapports entre l'ogresse et Grendel ne doivent pas être imaginés comme les sentiments affectueux d'une mère pour son enfant. Ils sont tout au plus instinctifs. Il ne serait pas déraisonnable, d'autre part, de voir en Grendel et sa mère un couple incestueux, aperçu de loin (1345-53). Quoi qu'il en soit, on ignore avec qui, homme ou démon, l'ogresse s'est accouplée pour enfanter Grendel.

La vengeance est-elle un affect ou un sentiment raisonné ? Beowulf affirme le bien-fondé du devoir de vengeance : « il est plus noble de venger qui l'on aime que de verser mille pleurs » (1384b-85). La vengeance mêle affect et jugement.

La troisième et dernière aventure de Beowulf est son combat contre un dragon. Beowulf a soin de se faire fabriquer un bouclier spécial contre les flammes crachées par les dragons (2337-41a). Malgré sa vieillesse mais se rappelant ses précédentes victoires, le roi décide d'affronter la bête seul. Cède-t-il à l'orgueil, comme le suggère le préfixe du verbe *ofer-hogode* (2345) ? Le préfixe se retrouve dans l'*ofer-mod* de Byrhtnoth à Maldon (*Battle of Maldon* 89). Il marque la démesure héroïque, celle de Beowulf, de Byrhtnoth, de Roland à Roncevaux. Ce n'est pas manque de jugement mais fidélité à la vocation héroïque. Le loyal Wiglaf le dit clairement : Beowulf a voulu affronter seul le dragon pour « rester fidèle à sa haute destinée » (3084a).

*Affect et jugement dans Beowulf*

Le dragon est un être de mort, dormant sur son trésor. Il s'approprie les richesses d'autrui mais n'en fait aucun usage. Il interrompt ainsi le circuit essentiel à l'économie du Haut Moyen Age, le chef récompensant ses compagnons par les armes précieuses prises à l'ennemi et ces mêmes armes devant être utilisées à son service (cf. 2864-72a). Le dragon représente la concupiscence avaricieuse et stérile, si bien que certaines légendes, plus récentes que *Beowulf*, voient dans les dragons des avars métamorphosés. Si par malheur on le réveille, un dragon sème la mort, par le feu et le poison.

Les derniers vers récapitulent les vertus du prince idéal, « de tous les hommes le plus miséricordieux, le plus épris de concorde, le plus attentif au bien des siens, le plus soucieux de louange ». Le prince idéal sait maîtriser les pulsions égoïstes, il se montre altruiste par souci de sa gloire. Ici le bien des peuples et la gloire de leur chef sont dialectiquement noués alors qu'ils sont distingués dans la conclusion des *Aventures de Télémaque* de Fénelon (1699) : « N'oubliez jamais que les rois ne règnent point pour leur propre gloire, mais pour le bien des peuples ». *Beowulf* n'a pas connu autant d'épreuves que Télémaque, mais il a su, lui aussi, surmonter ses affects – Fénelon dit « les humeurs ». Il y a toute une évolution, une éducation, une maturation du jeune *Beowulf*, lourdaud (2183-89), à l'adolescent trop impétueux (se lançant dans un pari irréfléchi, 535-38a), jusqu'au prince puis roi, *frod folces weard* (2513a) « mûri par l'expérience et veillant sur son peuple », mesurant son adversaire avant de l'affronter. Et sachant reconnaître qu'il doit sa force et ses victoires à Dieu.<sup>6</sup>

---

<sup>6</sup> Dans cet amical hommage à Michel Morel, fin connaisseur des littératures médiévales, j'ai repris – vingt ans après ! – un thème de ma contribution à R. Ellrodt (dir.), *Genèse de la conscience moderne*, Paris : PUF, 1983.